

LES  
PROMENADES  
DE LA  
GUINGUETTE

Aventures & Histoires Galantes à  
DIALOGUE.



A TROYES.

Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire,  
rue du Temple.

---

---

*Avec Approbation.*



OR. 194

LES  
PROMENADES  
DE LA  
GUINGUETTE.

| Aventures & Histoires galantes : |

---

DIALOGUE.

MICHÉ, MARTIN, CHAMPAGNE ;  
& MARINE, Femme de Martin.

*Miché.* Bonjour Compere Martin ;  
B comment va la santé aujourd'hui ?  
Quoi tu n'est pas encore levé ?

*Martin s'alongeant dans son lit, parlant d'une voix ensoulé.*

Ah, ah, Compere, ton serviteur. Tu vois, allez bien, comme un homme qui ne s'est couché que ce matin.

*Miché.* Oh ! oh ! peste, tu est un débauché ; & où donc cela !

*Martin.* Ma foi, chez le cousin Blaise

A ij

que tu connois, qui me vint quérir hier à huit heures du soir pour aller souper chez lui.

*Miché.* hier au soir qui étoit Samedi, hé ! d'où viens donc ce souper extraordinaire ?

*Martin.* Dame, quand les choses se rencontrent, il faut bien les prendre comme elles viennent.

*Miché.* Ma's hier qui étoit un jour maigre, je ne comprends pas ce souper, dis-moi donc je t'en prie le sujet.

*Martin.* C'est qu'il faisoit les accordeilles de sa fille Henriette avec le fils de Bassien, qui est assez bon diable comme tu sçait : outre que je suis son parent, c'est que je suis encore le parrain de sa fille ; voilà le sujet de ce souper extraordinaire.

*Miché.* Diable, je savois bien aussi que tu n'avois pas coutume d'aller festiner des jours de travail & d'y passer la nuit à boire ; mais à propos que deviendrons-nous aujourd'hui ?

*Martin.* Ma foi, ce que tu voudras : mais néanmoins je t'affure que je n'ai guère envie de dormir.

*Miché.* Bon, bon, je te dis vrai,

allons, allons, jure de bout nous irons nous promener à certain endroit qui est un lieu de plaisir & de délice, où tout Paris va les Fêtes & Dimanches, tiens c'est à la Guinguette.

*Martin se levant promptement.* Oh ! oh ! Eh, Marine ma chemise, vite cherche ma culotte que je m'habille. à la Guinguette, vraiment, vraiment : Eh, c'est où je fais élection de domiciles les Fêtes & Dimanches.

*Miché.* Diable, tum'as fait peur, j'ai cru d'abord que ton enrouement étoit changé en fièvre chaude : fais-tu ce que c'est, que ce mot de Guinguette qui te rend si alerte ?

*Martin.* Ha ha ! le drôle de corps, si je fais ce que c'est, je ty menerai si tu veux.

*Miché.* Ah ! pardi si cela est effectivement je suis bien drôle, car je viens pour te faire voir ce que je n'ai pas vu & ce que tu as vu : mais puisque tu l'as vu, dis moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette Guinguette qui fait tant de bruit dans Paris depuis quelque temps ?

*Martin.* Ma foi, c'est une nouvelle découverte, ou pour mieux dire un lieu

commode pour toutes sortes de choses : on y boit de très-bon vin à six blanc la pinte, on y joue, on y chante, on y danse, pardj, va, j'aurois beau te raconter, tiens c'est comme la Courtille, à Vaugirard, & à Befons; c'est bien plus à la mode querout cela.

*Miché.* Ho ! ho ! peste, je vois bien à présent un de tes Domiciles, car tu en fais trop bien la description.

*Martin.* Oh ! pour cela je t'en répons; mais toi, qui t'a dit que c'étoit un lieu si agréable & si plein de divertissement ?

*Miché.* Ça été ma femme qui y a été Dimanche dernier avec un grand garçon qu'elle appelle son cousin, qui la vient quérir, elle m'en a fait comme toi le plus joli récit du monde, & aujourd'hui elle m'y envoie à mon tour.

*Martin.* Ha ! ha ! c'est-à-dire, que tu as liberté franche aujourd'hui.

*Miché.* Mais .... oui, du moins jusqu'à sept heures.

*Martin.* Pourquoi n'y vient-elle pas aujourd'hui avec toi, est-ce qu'elle va encore d'un autre côté avec ce grand cousin ?

*Miché.* Apparemment, mais dépêche-

toi donc de t'habiller, car il est déjà tard, & il me tarde que je sois arrivé à ce charmant séjour.

*Martin.* Allons : mais dis-donc, compere Miché ; je reviens à mes moutons, je crois avoir pris Dimanche à la Guinguette une autre femme pour la tienne, qui chantoit comme une Syrenne sur la verdure ( avec bien d'autres da ) une chanson la plus jolie du monde sur la Guinguette, mais tu me confirme que je ne me suis point trompé, puisque tu dis qu'elle y étoit.

*Miché.* Bon, tu te mocque, ma femme ne chante jamais.

*Martin.* Oh, que non, je ne me mocque point, tiens elle avoit sa grifette.

*Miché.* Hé bien oui, elle l'a encore aujourd'hui : mais pour cela elle ne chante jamais.

*Martin.* Elle avoit sa garniture de mignonette.

*Miché.* Hé bien oui, mais tout cela ne la fait pas chanter, il faut que tu te sois trompé ou que tu te mocque, car assurément il y a plus de six ans que je ne l'ai ent ndu chanter, qu'une petite méchante chanson qu'elle marmotte entre les dents;

durant qu'elle fait manger la bouillie à son enfant; encore est-ce sur l'air que des enfans en chantent une dans les rues, où ils disent: *Faites-moi le donc, Faites-moi le donc.*

*Martin.* Hé bien oui, à mon tour, c'étoit aussi sur cet air-là: *Tiens, écoute, la voilà.*

*Tu est Guinguette le canton*  
*Le plus joli du monde;* bis  
*Le plus joli, le plus joli,*  
*Le plus joli du monde joli,*  
*Le plus joli du monde.*

*Tu nous fais naitre des amans*  
*Les plus jolis du monde:* bis  
*Les plus jolis, les jolis,*  
*Les plus jolis du monde joli*  
*Les plus jolis du monde.*

*Qui sont dessus l'herbe des Tours*  
*Les plus joli du monde:* bis  
*Les plus jolis, les plus jolis,*  
*Les plus jolis du monde jolis,*  
*Les plus jolis du monde.*

Et enfin bien d'autres couplets que je ne me souviens pas, si non qu'ils disent toujours *jolis jolis.*

*Miché.* Ha, ha, oui c'est justement cel'e-là; je n'avois pas si bien entendu les mots que tu viens de me faire entendre, mais au surplus tout cela ne dit rien.

*Martin.* Tout cela ne dit rien r mais cela se sens bien .... car tiens, la Guinguette est le lieu le plus peste, le plus incommode, & comme dit la chanson, *le plus joli du monde*, pour les femmes qui ont des cousins de vengeance, tu veras tantôt.

*Miché.* Hé bien quoi qu'est-ce que je verrai? Que veux-tu dire avec cela, sent bien....

*Martin.* Je veux dire que ce charmans lieu de la Guinguette est un véritable rendez-vous, tant de buvettes que d'amourettes, & que je ne ferois pas bien aise que ma femme y allât sans que j'y fus, ou autres personnes de confiance, après avoir vu tout ce que tu as entendu dans ma Chanson: Ah! pardi, où en ferois-je?

*Miché.* Ah voyez donc! où est-ce qu'il en feroit? Tu crois donc que ta femme

n'y a pas déjà été sans toi.

*Martin.* Hé oui-dà elle y a été, mais c'étoit avec sa tante, qui est une bonne vieille femme à la quelle je me confie autant qu'à moi-même.

*Miché.* Oui justement, c'est avec Madame Barbe. Hé bien cette Madame Barbe, à qui tu te confie autant qu'à toi-même, m'en appris hier une aussi qu'elle dit avoir entendu chanter à un garçon de cabaret de la Guinguette, au sujet d'une femme qui fait la sainte sucree, & qui s'appelle comme la tienne Madame marine

*Martin.* Qu'est-ce que c'est que cette Chanson? chante-là un peu pour voir que j'entende si elle parle sur ma femme.

*Miché.* Ecoute, elle se chante sur l'air:  
*En revenant de saint Denis.*

*Entre saint Denis & le Cours,*  
*On y fait l'amour,*  
*C'est à cet aimable séjour,*  
*Qu'on nomme la Guinguette,*  
*Ce joli détour,*  
*Est tout plein d'amourette.*

*Un bon gros garçon l'autre jour,*  
*Pour faire sa Cour,*

*Y viens jouer au jeu d'amour*  
*Avec Dame Marine,*  
*S'écriant, Retour,*  
*Tu vaux mieux que Marine.*

Hé bienne morguienne, compere Martin, qu'en pense-tu? n'est-tu pas bien contre-tapé *ad hoc.*

*Martin.* Ah pardi, je t'en réponds, crois-tu qu'il n'y ait qu'un âne à la Foire qui s'apoeille Martin.

*Miché.* Oh! je ne fais que dire, cela parle tout droit sur ta femme.

*Martin.* Bon, bon, à ça partons si tu m'en crois; plutôt nous y ferons & plus de temps nous aurons pour nous divertir.

*Miché.* Oh! voilà ce que c'est, on n'oseroit dire la vérité aux railleurs, si-tôt qu'on les met en jeu ils quittent la partie, ça, ça, partons à cela près, il y a assez long-temps que je t'attends.

*Martin.* Allons, morgué partons, & nous divertirons tant que la journée durera: Tiens, en allant il faut que je te conte l'aventure qui m'est arrivé la dernière fois que j'y ai été, & cela te fera rire.

*Miché.* Ah! pardi cela me fera plaisir,

le chemin ne nous ennui pas tant.

*Martin.* La dernière fois que j'y allai donc, j'y rencontraï George Dandin, que tu connois...

*Miché.* Diable, George Dandin.

*Martin.* Diable, George Dandin, qui étoit...

*Miché.* Oui, ce George Dandin...

*Martin.* Oui, c'est ce George Dandin qui étoit à l'Armée, qui en est revenu; mais écoute donc, il étoit avec deux filles qui buvoient, je le reconnus, il me reconnut, nous approchâmes l'un de l'autre, & nous mîmes bras dessus bras dessous; il me présenta du vin, je le reçû & bu à sa santé....

*Miché.* Bu-tu aussi à la santé des filles qui étoient avec lui?

*Martin.* Vraiment, sans doute, mais écoute donc jusqu'à la fin, ils me remercièrent, & ensuite nous liâmes compagnie & nous ne fîmes qu'un écot ensemble; tellement que nous bûmes à *tir larigo*.

*Miché.* Diable à *tir larigo*; vertu dieu qu'elle joie.

*Martin.* Oh Dame, je t'en répons, mais laisse moi donc dire: Après quoi nous allâmes danser en danse ronde avec la gran-

de bande qui sauroit sur le gazon: ensuite nous nous séparâmes & allâmes deux à deux nous promener sur l'herbette, où nous batifolâmes quelques momens. Après quoi nous retournâmes à l'Auberge manger une salade que nous y avions commandé en sortant. Quand nous fûmes rentré dans notre cabinet, celle dont je m'étois emparée (qui s'appelloit Fanchon) me dit qu'elle vouloit recommencer encore une partie au même jeu que nous avions déjà joué. Mais comme il étoit déjà tard, nous mangeâmes seulement notre salade, en réitérant nos santé de part & d'autre. Et pendant que nous étions à table, nous appeçumes un des garçons de l'Auberge qui conduisoit dans un salon proche le cabinet où nous étions, un garçon & une fille: pardi quand j'y songe je t'assure que nous fîmes bien de leurs contes, je crois que nous ne pourrions pas achever notre salade, à force de rire de leurs fariboles: il lui disoit les plus sots contes que j'aye entendu dire à des filles, je te les vas réciter, tu verras: Nicole, disoit-il, c'est ainsi que s'appelloit cette fille; hélas, tourne un peu ton visage devers moi: Hé bien qu'est-ce, dit-elle?

morgué je t'aime, dit-il. Tout de bon, dit-elle. Oui, diable m'emporte, dit-il, tu me peux croire puisqu'en jure. Ha, ha, dit-elle, à la bonne heure. Je me sens tout tribouiller le cœur, dit-il, quand je te regarde, & sans cesse il me fait tic, tac, tiens, tête plutôt. Je me réjouis, dit-elle, & s'il t'en faut plus dire écoute, dit-il .... de quel ton je soupire .... Aussi comment est-ce que tu fais pour être si jolie. Je fais dit-elle, comme les autres. Vois-tu, dit-il, il ne faut point tant de beure pour faire un quarteron, si tu veux tu seras ma femme, je serai ton mari & nous ferons tous deux mari & femme. Tu serois, dit-elle, peut-être jaloux comme les autres. Point, dit-il. Pour moi, dit-elle, je hais les maris soupçonneux, & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un qui soit plein de confiance & sûr de ma chasteté, qu'il me voye sans inquiétude au milieu de trente hommes... Hé bien, dit-il, je ferai tout comme cela. C'est, dit-elle, la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme : & de se tourmenter. C'est le plus souvent les maris qui avec leur vacarme se font ce qu'ils font. Hé bien, dit-il, je te donnerai la liberté,

de faire tout ce qui te plaira. Voilà, dit-elle, comme il faut faire pour n'être point trompé lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons plus tant de liberté. Oh ! bien, dit-il : adieu donc rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il ya de plus dur au monde. En disant cela mon homme décampe, & laisse à la fille à payer l'écot.

*Miché.* Diable, c'étoit bien dommage que je n'y étois pas, je m'en serois bien épanoui la ratte, d'entendre débiter ces fleurettes : Eh ! je crois que tu t'en donnois à cœur joie,

*Martin.* Ah ! pardi le t'en réponds, nous riâmes tant que s'ils n'avoient point fini leur entretien, je crois que nous en serions étouffés dans notre cabinet, je fus même obligé de retenir deux ou trois fois ma Fanchon entre mes bras, qui se pâmoit à n'en pouvoit plus de rire.

*Miché.* Pargué, cela étoit tout-à-fait risible aussi, mais en disant cela la pauvre enfant aura cependant payé l'écot.

*Martin.* Vraiment n'en faut pas douter pour la peine qu'elle s'étoit si bien défendue. Cette histoire finie, celle que tenoit George Danjin, dit, qu'elle s'en vou-

loit revenir, parce quelle mettroit son mari en inquiétude si elle restoit plus long-temps. Nous comprâmes & payâmes ce que nous avions dépensé, & qui alloit à chacun sept sols trois liards, & nous partîmes de cet aimable lieu en chantant une jolie Chançon que nous y ayons appris : écoute, je te la vas chanter,

*Miché.* Peste, quoi, c'étoit des femmes mariées avec qui vous étiez.

*Martin.* Eh ! pourquoi non, vraiment oui, c'en étoit ; mais écoute donc la chançon.

*Miché.* Quoi des femmes mariées qui ont leurs hommes.

*Miché.* Oui, des femmes mariées qui ont leurs hommes.

*Miché.* Ah ! c'étoit fort joli à ces femmes-là assurément que leurs maris leur en doivent beaucoup de reste.

*Martin.* Bon, bon, écoute seulement la chançon qui nous reconduisit à Par.s.

*En allant à la Guinguette,*  
 Le long d'un petit verd pré,  
 J'ai rencontré l'anthonnette,  
 Parfaite & belle à mon gré,  
 J'ai demandé à acheter,  
 Son, son, lan la la la,

*J'ai*

*de la Guinguette.*

J'ai demandé à acheter,  
 Son joli petit panier.

Mon panier n'est point à vendre,  
 Ni pour or ni pour argent,  
 Ni le laisserai prendre,  
 Jamais par aucuns gens :  
 On m'a dit garde-toi bien,  
 Bien, bien, la la la ;  
 On m'a dit garde-toi bien,  
 d'y laisser met re la main.

Assis-toi dessus l'herbette,  
 Je suis seul pour le certain,  
 Pour peu que tu sois discrète,  
 On en saura jama's rien,  
 Et puis après je tiendrai  
 Ton, ton, la la la :  
 Et puis après je tiendrai,  
 Ton joli petit panier

Votre langue siffla te,  
 A bon air à en conter,  
 Et si j'étois chancelante ;  
 Elle me feroit tomber,  
 Mais jamais vous ne tiendrez  
 Mon, mon, la la la,  
 Ma s jamais vous ne tiendrez,  
 Mon joli petit panier.

Hé bien, quid d'icis ? Tout cela n'est-il pas bien joli ?

*Miché.* Oh, oh, vraiment, vraiment, c'est à juste raison que tu disois qu'il t'étoit arrivé une jolï aventure, Tu ne te trompe pas.

*Martin.* Oh Dame..... tiens nous y vo'là, vois-tu ce beau monde ?

*Miché.* Hé...notre Dame, comment donc, les uns boivent sur le tapis verd, les autres y dansent en rond & au violon, & en vo'là d'autres qui jouent aux cartes & à la boule : Pardi c'est une Académie.

*Martin.* Hé bien, ne t'avois-je pas dit qu'il n'y avoit rien au monde de plus beau ? Ah ça, suis-moi, je m'en vas te mener à notre Auberge de l'autre jour, comme j'y suis connu du garçon, il nous donnera du meilleur : Ma foi le vo'là sur la porte... Bon jour Champagne, bon jour, hé bien comment va la botte aujourd'hui ?

*Champagne.* Ah ! Messieurs, votre serviteurs, pardi vous voyez, toujours à l'ordinaire.

*Martin.* Bon mordi ! vivat, la joie, hé bien, qu'est-ce ? Pourrons-nous pas avoir bouteille aujourd'hui ?

*Champagne.* Oui-dà, Messieurs & du bon encore... Entrez dans ce berceau, &

je vous y vas parler en vous portant pinte.

*Miché.* Oh diable, je m'aperçois bien que tu es ami, & nous en ferons bien mieux traité, d. . .

*Martin.* Ah ! pardi je t'en assure.

*Miché.* Il fait bon avoir des amis de connoissance par-tout, ou s'en sert au besoin.

*Martin.* Osi assurément, cela ne nuit point comme tu vois.

*Champagne.* Messieurs, votre serviteur, vo'là une pinte de vin que je crois que vous trouverez bon; ne vous plaît-il pas de manger quelque chose.

*Martin.* Sans doute. Qu'avez-vous de bon à nous donner aujourd'hui.

*Champagne.* Nous avons encore de ce que vous mangeâtes Dimanche. si vous en souhaitez je vous en apporterai.

*Martin.* Hé b'en oui-dà, soit.

*Miché.* Pardi garçon, vo'là d'excellent vin goûte-le un peu.

*Martin.* Ah ! je le fais peste, on ne nous donnera rien ici que de bon.

*Champagne.* Messieurs, votre serviteur, vo'là d'un bœuf à la mode qu'on ne sauroit payer de bonté.

*Martin.* Bon, nous te sommes obligés.

mais à propos ne dit on rien de nouveau en ce lieu.

*Champagne.* Ma foi, Messieurs rien que je ne sache, sinon qu'il y avoit des gens tantôt qui disoient que nous avions encore depuis peu remporté une victoire sur nos ennemis.

*Martin.* Peste ! que dis-tu là t

*Miché.* Aille.

*Martin.* Parguéje veux boire là-dessus.

*Miché.* Parbleu, Compere, cela en vaut bien la peine.

*Champagne.* Allons, messieurs, j'aurai l'honneur de vous en verser, & de vous en reverser, & vous dire après une petite Chançon qui se chante ici, pour vous mettre en train, l'air : *La verte Jeunesse.*

*C'est à la Guinguette,  
Ce lieu est si charmant,  
Où l'on voit Lizette,  
Avec son amant,  
Faire la follette,  
En riant, chantant,  
Vive la Guinguette,  
Ce lieu est charmant.*

*Martin.* La peste en voilà une bis<sup>n</sup>

jolie : ha, pardi notre amis Champagne, il faut que tu nous en donne une copie.

*Champagne.* Oui-dà, Messieurs, avec plaisirs : mais on m'appelle : A dieu, votre serviteur, à tantôt.

*Martin.* Hé bien, Compere, que dis-tu de ce que tu vois, n'est-ce pas ici un pays de Cocagne ?

*Miché.* Oh ma foi Compere, je t'en réponds, & je trouve encore les choses plus belles que tu ne me les avois dites.

*Martin.* Pardi tu devrois bien prier ta femme d'y venir.

*Miché.* Je l'en ai prié après qu'elle m'en eut donné la permission d'y ven'r, même je lui ai dit que son absence m'ôteroit toute la joie que les divertissemens m'y pourroient donner.

*Martin.* Oh, oh, peste tu faisois là l'affectionné : & qu'a-t-elle dit à ces complimens ?

*Miché.* Il'e m'a dit, va, va, folâtre ne vois-tu pas qu'il m'est impossible de sortir ?

*Martin.* Elle t'a dit cela, va, va, folâtrer....

*Miché.* Oui.

*Martin.* Eh ! C'est apparemment à

cause que son cousin étoit avec elle. Mais buvons un coup.

*Mic'icé.* Allons, & je te conterai une drôle d'aventure qui est arrivée tout *novissime* à un de mes amis, à une lieue d'ici. A ta santé.

*Martin.* Oh, oh, allons à la tienne & j'écoute en même-temps.

*Miché.* Parci, Compere, tu sauras donc que cet ami que j'ai, étant averti qu'un certain grivois alloit voir sa femme, (dès qu'il savoit qu'il étoit absent) affecta un jour d'aller en campagne, & dit à sa femme qu'il ne reviendrait pas, (c'étoit exprès pour la surprendre) elle envoya dès qu'il fut parti un billet à son galant, par lequel elle lui marquoit qu'il pouvoit venir en toute sûreté. Aussi-tôt le billet lu, il y vint comme de coutume: mais entre onze heures & minuit mon ami revint chez lui & frappa à la porte en maître: Dame pour le coup nos Godeleaux furent bien surpris quand ils l'entendirent frapper de la sorte: mais que fit-elle dans ce détroit, pour sauver son galant du danger où il étoit: elle le fit entrer dans la laiterie, dans laquelle on ne peut entrer ni sortir que par de dans la maison. Cela

fait, elle ouvre la porte à son mari, en lui disant, mon cher mari, vraiment je ne t'attendois pas, & je ne t'ai pas gardé à souper. Non... dit-il, j'ai pourtant bon appétit. Dame: dit-elle, comment s'ire je n'ai rien à te donner & même je ne crois pas qu'il y ait de la chandelle ici. Va, va, continua-t-elle, tu dîneras mieux demain. Mon ami qui savoit le tour, lui dit: j'ai trop bon appétit pour cela faire & quand je ne mangerois qu'une soupe au lait & un petit morceau de fromage, cela ne laissera pas de me faire plaisir. Hé! mon dieu, dit-elle; que tu es obstiné, où veux-tu que j'aïlle à l'heure qu'il est sans chandelle, pour tout renverser dans cette laiterie? Oh, point tant de raison je t'en prie, dit-il, je veux absolument souper, & aussi que tu te lèves présentement, & le tout sans raisonner. La femme fut obligée de se lever & d'allumer la chandelle, qu'elle savoit bien où elle étoit pour la donner à son mari, avec laquelle quand il l'eut il s'en fut lui-même à la laiterie...

*Martin.* La peste, je crois que la femme ni le galant n'avoient plus gueres envie de rire.

## Les Promenades

*Miché.* Ah ! pardi , je t'en répons ; mon ami ayant ouvert la laitier , & avifant d'abord le gaillard qui attendoit sa bonne aventure, sauta sur un tricot & lui en donna ... tant qu'il en put porter.

*Martin.* Diable, c'est donc quasi une pareille hisloire comme celle que je fais , qu'on appelle le beau Bilboquet de la culotte musque.

*Miché.* Je te crois, mais écoute, cela fit un si grand vacarme, que les voisins se levèrent pour voir ce que c'étoit, ayant appris le sujet pourquoi ce brave étoit si bien accomodé, ils se retirèrent chez eux, en disant que mon ami avoit fort bien fait d'en user ainsi. Oh ! regarde Compere la trahison de ces carognes-là.

*Martin.* Pour moi dans la coliere où je prévois que cela m'aurois mis, j'aurois tué la femme aussi.

*Miché.* Ma foi, moi aussi je t'assure.

*Martin.* A ça buvons en un coup, & allons nous promener voir le beau monde nous reviendrons compter & payer.

*Miché.* Ma foi, c'est bien avisé, car il est possible que nous y trouvions quelque occasion de divertissement, comme tu en rencontreras il y a huit jours.

*Martin,*

*Martin.* Madame ma femme. Hh ! vous faites comme cela des *Escampativos* pour venir à la Guinguette danser & sauter avec le voisin Maulard, je suis bien aise de cela, & ne suis que trop certain que le rapport qu'on m'a fait tantôt est véritable.

*Marine.* Moi, je ne fais ce que vous voulez dire.

*Martin.* Je le fais fort bien moi... tenez le voilà qui vient encore rôder autour de vous.

*Marine.* Hé bien, est-ce ma faute ? que voulez-vous que j'y fasse ?

*Martin.* Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme sage, & qui ne veut plaire qu'à son mari, quoiqu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire ainsi que le miel fait les mouches, & les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

*Marine.* Moi les chasser, & par quelle raison ? je ne m'en scandalise point qu'on me trouve drôle, cela me fait plaisir.

*Martin.* Ha, ha, cela vous fait plaisir qu'on trouve drôle, j'entends votre affaire,

mais quel personnage voulez-vous que je joue pendant ce temps-là ?

*Marine.* Le personnage d'un homme qui est bien-aïse de voir sa femme considérée.

*Martin.* Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, & j'en me suis point accoutumé à cette mode-là.

*Marine.* Oh ! accoutumé - vous - y si vous voulez car je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde & de m'enterrer toute vive dans un mari : Ha, ha, par ma foi, parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut aussi-tôt que toutes choses soient finies pour nous, je me moque de cela, je ne veux point mourir si jeune.

*Martin.* Ah ! ah . . . oui . . . C'est donc ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnés publiquement.

*Miché.* Ah ! doucement, Compere, je t'en prie, point d'emportement ici.

*Marine.* Ah ! Compere Miché votre servante, vous voilà venu assez-tôt pour mettre les holà, ce pendant-là s'en alloit me battre si vous ne fussiez pas accouru.

*Martin.* Qui est-ce qui ne diroit rien aussi Compere dans une occasion comme celle-ci, de se voir brocarder en sa présence par un je ne fais qui ?

*Miché.* Oh ! allons, allons, il faut que je vous raccommode en ce lieu, & que nous y mangions une salade ensemble, les différends ne valent rien, sur tout dans le ménage.

*Martin.* Voyez, Compere, le grand mal que je lui ai fait, pour avoir dansé la mariée avec le voisin Maulard ?

*Martin.* Mais tu n'appelle donc pas faire de mal, de venir ici à mon insçu avec un autre homme que moi, & de me soutenir des choses qui ne sont pas de la bien-séance.

*Marine.* Bon, bon, va mon petit mari, te voilà bien malade, n'y est-tu pas venu Dimanche sans moi ?

*Martin.* Oui, oui, je te dis vrai, ton petit mari, vraiment tu ne t'es jamais avisée de me dire ces douceurs.

*Miché.* Allons, Compere, je veux être Médiateur de votre paix, que vous vous embrassiez tout présentement sans

rancune, & que nous allons manger une salade.

*Marine.* Pour moi, Compere, je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi.

*Martin.* Hé, hé, oui, voilà qui est bien, mais cela durera-t-il long-temps ?

*Martin.* Oui, mon cher ami, tiens mon petit ami, je te jure que tu me vas voir désormais la meilleure femme du monde, & que je te témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié que tu en seras satisfait.

*Martin.* Ha ! Crocodile qui flatte les gens pour les étrangler.

*Miché.* Allons, Compere & Commercere, je vous jure que je suis ravi d'être revenu si à propos ; mangeons la salade & nous en allons, car il se fait déjà tard.

*Martin.* Comme tu voudras, Compere, aussi bien nous n'avons pas compté avec Champagne. Mais à propos quand tu m'as quitté.

*Miché.* J'ai été là bas sur cette verdure, où je t'assure que j'ai eu bien du plaisir. J'ai entendu le discours que tenoit une Mere avec sa fille, ha, ha, ha, pour cela.

*Martin.* Ah ! faites-nous en recit, j'en prie, que nous rions avec toi.

*Miché.* Oh ! je le vais dire, & que ma Commercere l'entendent. Mais . . . Champagne, allons du vin & une salade, vite-ment.

*Champagne.* Allons, allons.

*Miché.* Pour cela c'est une drôle de mere elle disoit à sa fille : Eh bien Fan-chon, est-ce une chose si facheuse de venir à la Guinguette... Tu y as plus gagné que perdu comme tu vois. Vraiment oui, disoit sa fille. Eh quoi, disoit la mere, tu pleure, petite sotté, ne faut-il pas à présent que tu apprenne à vivre avec les hommes ? tu fais que nous n'avons point d'autres moyens pour nous entretenir ? depuis la mort de ton pere nous avons subsisté du mieux que nous avons pu, de ce qu'il nous avoit laissé, & avons vendu pièce à pièce pour vivre, mais c'étoit en attendant que tu fusses en âge d'en gagner, ainsi il faut bien à présent que tu le fasses. Hé comment ferois je pour cela, disoit la fille ? Comme tu viens de faire, lui a répliqué sa mere. Enfin mille badineries que je n'ai pu retenir.

*Marine.* Ah Dieux ! qu'elle folie.

*Martin.* Hé, hé, Qui font des folies  
& je ne m'étonne pas si.

*Champagne.* Meilleurs, votre serviteur  
voilà ce que vous avez demandé, & vous  
serez contents.

*Miché.* Bon, mais comptez toujours,  
puisque vous voilà ce sera toujours autant  
de fait.

*Champagne.* Hé bien, oui da, Mes-  
sieurs; vous avez vingt cinq sols pour les  
deux écots.

*Miché.* Tenez, le voilà.

*Martin.* Hé bien, Compere, tu vois  
comme on se divertit à la Guinguette, &  
ce qu'il en coûte.

*Miché.* Oh pour cela oui, je t'affure que  
je n'y étois jamais venu; mais à présent il  
ne se passera pas un Dimanche ni Fête  
que je n'y vienne, où je ne le pourrai.

*Martin.* Ma foi je n'en manque point,  
& je te dirai que j'ai d'abord trouvé ce bi-  
gre de lieu si coquin, qu'il m'a été impos-  
sible, de retourner à la Courtille, à Vau-  
girard & en aucun lieu.

*Miché.* Je te crois. Mais néanmoins si  
nous nous en allons je m'éviterois d'avoir

le rastro. Pour toi tu as ta femme ici, tu  
ne crains rien.

*Martin.* Allons, Compere, quand tu  
voudras, ma femme & moi sommes tous  
prêts, mais nous faut chanter quelque chan-  
sonnette en nous en allant.

*Miché.* Pardi Compere attend un peu,  
reconnoissons le chemin auparavant.

*Martin.* Ha, ha, hé bien oui da.

*Miché.* La nuit est avancée, j'ai peur  
qu'il ne soit trop tard, je ne vois point à  
me conduire, est-ce par ici ?

*Martin.* Je pense que Oui.

*Miché.* Morgué, voilà une sottie nuit  
d'être si noire, j'ai pensé tomber dans ce  
fossé.

*Martin.* Prends garde M is si elle nous  
empêche de voir, elle empêche que nous  
ne soyons vus.

*Miché.* Hé, hé, tu as raison, elle n'a  
pas tant de tort. Mais dis donc, Compe-  
re, je voudrois bien savoir, toi qui es  
si savant pourquoi il ne fait pas jour la  
nuit.

*Martin.* Oh ! c'est une grande question  
celle-là, & qui est difficile

*Miché.* Dame, je suis curieux, & si j'a-

vois étudié j'aurois été songer à des choses ou on n'a jamais songé.

*Martin.* Diable, c'est un grand dommage, car je vois bien que tu as de l'esprit

*Miché.* Oui da, j'en ai, tiens j'explique le latin quoique je ne l'aie jamais appris: je passai l'autre jour devant une grande porte où il y avoit écrit en grosses lettres COLLEGIUM. Je devinai que cela vouloit dire College.

*Marine.* Hé, Notre-Dame, Compere vous savez donc lire.

*Miché.* Oui, je fais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture. . . . Ah! que Diable ce chemin ci est bien raboteux.

*Martin.* Pardi ie crois qu'il n'est pas le même que ce matin.

*Marine.* Bon, bon, c'est que vous ne levez pas les pieds également.

*Miché.* Si fait.

*Marine.* Bon, si fait, donnez-moi chacun un bras; vous ne faucillez pas tant & nous irons plus vite.

*Martin.* Oh! point, point ma femme.

*Marine.* Oh que si, si, mon homme, je vois bien ce que je vois.

*Miché,*

*Miché.* Mais à propos, Comperé, chantons donc ta chanson en nous en allant, voilà des gens devant & après nous qui en chantent, pourquoi n'en chantons-nous pas.

*Martin.* Ah! pardi, Compere, très-volontiers: allons ma femme, commençons-là.

*Marine.* Allons, Chorus.

Hommes, femmes, garçons, fillettes;

O lon lan la landerira.

Venez, venez à la Guing ete,

O lon lan la landerirette,

O lon lan la landerira.

Venez, venez à la Guinguette;

O lon lan la &c.

C'est le rendez-vous des Buvettes,

O lon lan la &c.

C'est le rendez-vous des Euvettes;

O lon lan la &c.

Et aussi celui d'amourettes,

O lon lan la &c,

Et aussi celui d'omourettes;

O lon lan la, &c

Quand on a tu la chopinette,

O lon lan la, &c.

Quand on a bu la chopinette;

O lon lan la, &c. . . .

D

34 Les Promenades de la Guinguette.

On y fait des tours sur l'herbette,  
O lon lan li, &c.

Miché. Peste, en voilà encore une des plus jolies, ma foi.

Martin. Je t'en assure; tu n'est pas le premier qui l'a dit de même: mais tiens, voilà ton chemin, & nous voici le nôtre.

Adieu, bon soir, en te remerciant de ta compagnie.

Miché. C'est moi qui te remercie. Compère, mais que j'embrasse ta femme.

Marine. Ah vraiment vous êtes un embrasseur.

Miché. A ça, bon soir & bonne nuit.  
A Dimanche.

FIN.

---

### APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, un petit Livre qui a pour titre, *les Promenades de la Guinguette*, dont on peut permettre la réimpression. A Paris, le 28 Juin 1718.

Signé PASSARD.

---

### PERMISSION.

VU l'Approbation du Sieur Passard; permis d'imprimer ce premier Juillet 1718.

DE MACHAUT.

17-  
-----

THE  
MILITARY  
COMMISSION  
OF THE  
UNITED STATES  
OF AMERICA  
FOR THE  
PROSECUTION  
OF THE  
CRIMINALS  
OF THE  
WAR

THE  
MILITARY  
COMMISSION  
OF THE  
UNITED STATES  
OF AMERICA  
FOR THE  
PROSECUTION  
OF THE  
CRIMINALS  
OF THE  
WAR

THE  
MILITARY  
COMMISSION  
OF THE  
UNITED STATES  
OF AMERICA  
FOR THE  
PROSECUTION  
OF THE  
CRIMINALS  
OF THE  
WAR

